

J'ai la tête perdue... Heureusement, il y a du bien dans le cœur.

Adieu.

PAUL HAMELIN.

P. S. Au moment où je signais cette lettre, j'ai reçu le consentement de mon père. Je suis allé bien vite l'apporter à Julie. Tu crois peut-être que l'entrevue a été vive et tendre comme la circonstance le comportait ? pas le moins du monde. En recevant la nouvelle, Julie a laissé percer, à travers une réserve pudique, quelques éclairs de joie qui m'ont choqué. On eût dit cette joie niaise et banale de nos jeunes demoiselles qui sont enchantées d'avoir trouvé un *parti*. Voyez-les toutes : lorsqu'elles font part de leur mariage à une amie, elles commencent invariablement par écrire : " Je me marie, " puis mille commentaires... Ce n'est que bien loin après et presque en *post-scriptum*, qu'elles disent : " Il me reste à te parler de mon futur, etc. "

Un sentiment pareil serait-il bien flatteur pour moi ? Si c'est ma personne que Julie aime véritablement, c'est de mon amour qu'elle devrait être joyeuse ; or, cet amour, elle le connaît depuis longtemps : pourquoi donc manifester de l'allégresse en recevant la certitude d'une union qui ne peut me la faire aimer davantage ?.. Serait-elle donc, comme toutes les autres, plus réellement heureuse du mariage que du mari ?

Cette idée, qui m'a tourmentée cruellement, a jeté, sans doute, un peu de froideur sur notre conversation. Et pourtant, c'est une folie. Puis-je douter de tout ce qu'a de dévoué, de pur et d'exquis, l'amour de Julie ? Tu le vois, mon ami, je suis agité, j'ai la fièvre. Si tu étais là, je crois que je n'oserais jamais me marier.

II.

M. Hamelin père à Mlle Julie Berger, à Paris.

Saint-Dizier, 3 juillet 1841.

Que de remerciements j'ai à vous adresser, ma chère fille ! car je puis d'avance vous donner ce nom. Quel beau triomphe pour vous d'avoir amené mon fils à un parti dont je ne sais quelles fausses idées et quel ridicule entêtement le tenaient de plus en plus éloigné. C'était pour moi, je vous l'assure, un bien mortel chagrin, et vous me faites revivre en rendant mon fils plus raisonnable. Je vous aimais déjà comme la fille d'un ancien ami vivement regretté ; je vais vous aimer à la fois comme mon enfant et comme mon ange tutéaire.

Recevez mon baiser paternel.

DENIS HAMELIN.

III.

Edouard Derodde à Paul Hamelin.

Forcade, près Agen, le 14 juillet 1841.

Tu as dit le mot, tu es un lâche.

Du reste, tu ne m'as rien appris de nouveau. Quand je suis parti pour l'Agenois, je prévoyais ta chute ; et c'était pour raffermir ton courage, et l'en était temps encore, ou pour rendre plus éclatant ton parjure, que je t'ai convié, la veille de mon départ, à un souper de garçon... de garçon, te souviens-tu ?

Nous étions six, tous ennemis du mariage, ennemis acharnés, moins pourtant que tu ne le paraissais toi-même. Quand je te plaisantais sur ta défection probable, tu crias à la calomnie, et quand nous alléguâmes, en preuve, ta passion pour Julie, tu répondis : " Si cet amour devenait assez violent pour m'exposer à trahir ma parole, je le briserais comme je brise ce verre. " ... et des éclats couvrirent la table au bruit de nos bravos. Nos serments dont tu parles dans ta lettre, furent renouvelés avec toute la solennité convenable, et quand vint le champagne, ce fut toi qui entonnas l'air du *Chalet* : " Liberté chérie ! seul bien de la vie, etc. " dont nous répétâmes le refrain dans un formidable chœur.

Des six amis qui unirent ce jour-là leurs mains et leurs serments, quatre sont en ce moment dans mon château, près de moi qui suis le cinquième, et ta lettre nous a fait rire tout un long jour de pluie. Quant au sixième, il fait publier ses bans et prend mesure d'un habit de noces Bonne chance !

S'il te reste du cœur, dégage-toi, monte en voiture, et viens répéter ici le serment de 1er mai. Sinon, laisse-nous tranquilles, et qu'il ue soit plus question de toi.

Nous partons pour la pêche : va te faire mari-

EDOUARD DERODDE-

IV.

Julie Berger à Pamela Fournel, à Dijon.

Paris, ce 16 juillet 1841.

J'ai à peine le temps, ma bonne amie, de t'écrire quelques lignes. C'est demain qu'a lieu mon mariage, qui se bornera à la simple cérémonie de la mairie et de l'église, comme il convient à ma positon d'orpheline et surtout à l'absence des parents de mon mari.

Je t'ai dit que Paul était, à l'endroit du mariage, un farouche rebelle : que j'ai eu beaucoup de peine à apprivoiser. Il a bien encore de temps à autre quelques élans d'insurrection, mais son amour les réprime et force treste toujours à la loi.